

réaction

VOL. 2, NO. 3, NOV. 72



MAGAZINE
POPULAIRE

RÉACTION

UNIVERSITE
LAURENTIENNE
SUDBURY
ONTARIO

REACTION est le magazine officiel des étudiants de l'Université Laurentienne, Sudbury, Ontario.

Les opinions exprimées sont celles de l'équipe à moins d'indice contraire.

Les lettres anonymes ne peuvent être imprimées. Tout de même un pseudonyme est admissible.

Le magazine paraît le 15 de chaque mois. La date limite pour la remise d'articles (tapés ou écrits lisiblement à double interligne) est le premier de chaque mois.

Les annonces devront être soumises au Bureau Centrale d'Annonces, Association Générale des Etudiants, Université Laurentienne, Sudbury, Ont.

Notre bureau se situe au local L215 et notre numéro de téléphone est 673-2808.

Coordonateurs de l'édition d'octobre:

Gaston Tremblay, Lise Emond,
Denis St-Jules

SOMMAIRE

Opération chansonniers
Editorial
T.N.O. présente
Education
Comité de coordination
Sans parole
Les grands films
A vous la parole
Germaine
Nature morte

4,5.
6.
7,8,9,10
11, 12
13
14
15
16,17,18
19,20,21,22
23

Opération — chansonniers

HISTORIQUE:

Les 4, 5 et 6 mai 1972, pour la première fois dans l'histoire de l'Ontario, avait lieu à Sudbury un concours amateur de chansonniers et interprètes franco-ontariens, soit "Chanson Sudbury 1972". Le projet fut initié et animé par l'organisation "Le Soleil", et financé par plusieurs organismes locaux.

Financièrement, ce fut un échec. Culturellement, par contre, ce fut un succès très agréable, si on considère la participation des artistes amateurs et du public au concours.

Il est plus facile de justifier l'existence d'une telle manifestation, encouragement à la création et au perfectionnement pour les participants, découverte et reconnaissance de talents franco-ontariens, en plus d'être une manifestation culturelle susceptible d'un impact social intéressant, si elle se perpétue et se développe...

PERPECTIVES POUR 1972/73:

Devant les difficultés financières de l'an dernier, d'une part, et à cause du départ de la région de certains de ses membres de l'an dernier, d'autre part, il est possible que Le Soleil n'ose plus entreprendre l'organisation du Festival 1973 - à moins de recevoir un appui suffisant.

Et s'il devenait nécessaire de parler de relève, il ne faudrait surtout pas exclure la participation du Soleil, ni celle des autres jeunes - n'ont-ils pas

conçu l'idée, ne ce sont-ils pas mis les premiers à sa réalisation pratique?

Le présent document voudrait soulever des perspectives pour 1972-1973, et présenter une possibilité, à l'intérieur de laquelle se grefferait un Festival de la chanson franco-ontarienne.

LES ETAPES DU PROJET 1972/1973:

- Etablissement d'un réseau de boîtes à chanson dans tout le Nord de l'Ontario, en collaboration.

- Organisation du Festival 1973 de la Chanson franco-ontarienne, principalement à partir de l'Université Laurentienne.

- Utilisation du réseau des boîtes à chansons, alimenté pour un temps des meilleurs participants au Festival - un projet d'été, peut-être?

Si la réalisation de ce projet est considéré comme souhaitable par un assez grand nombre de personnes, sur le campus et en dehors de celui-ci, elle devient relativement facile: il semble que tous les éléments nécessaires sont en place, à partir des volontaires compétents et relativement disponibles jusqu'aux moyens financiers...

APPORT DE LA LAURENTIENNE:

Quel peut être l'apport de la Laurentienne vis-à-vis ce projet?

D'abord, qu'il y existe une boîte à chansons et que celle-ci prenne le plus d'ampleur possible, tant sur le campus qu'à Sudbury, de préférence en

collaboration avec le Soleil. Une équipe de quelques volontaires s'y intéresseront sans doute sous peu: le Café-Chantant du 16 octobre au Cul-de-Sac fut un succès significatif d'un intérêt - d'un besoin sans doute.

Ensuite, il existe à la Laurentienne des personnes qui seraient fort compétentes dans différentes tâches indispensables. Par exemple, l'établissement de critères et de règlements au concours du printemps prochain.

Et il y a à l'Université certaines commodités qui pourraient être mis à la disposition du Festival, en même temps que des coordonnateurs et des régisseurs, ceux-là même qui assisteront la Troupe Universitaire, lors de la présentation de son spectacle de l'année au public, peut-être?

En ce qui concerne la section d'été du projet, il est difficilement possible pour l'instant d'y prévoir la contribution de l'Université - à ce moment-là, d'autres organismes présents seront peut-être mieux placés que la Laurentienne pour donner suite au projet, puisque l'Université se vide littéralement au cours de l'été... Au septembre suivant, par contre...

LE FINANCEMENT DU PROJET:

Il doit être accepté au départ que le projet ne peut pas s'auto-financer entièrement du moins pas avant quelques années - cette approche commerciale signifierait le besoin d'une structure administrative élaborée. Et, d'autre part, il faudrait négli-

ger certaines possibilités culturelles peut-être prioritaires, au nom de la rentabilité financière. Le premier critère doit plutôt être celui de la rentabilité culturelle...

LES BOITES A CHANSONS:

Idéalement, les boîtes à chansons dans les différents centres, auraient une double vocation, la plus importante - et la moins rentable financièrement - étant la disponibilité aux débutants locaux. Ces derniers doivent non seulement y être reçus, mais encore y être attirés. Que les boîtes à chansons soient pour eux une motivation supplémentaire, dont l'effort sera d'encourager l'effort personnel - encouragé aussi par le couronnement du printemps, le festival de la Chanson franco-ontarienne...

L'autre aspect des boîtes à chansons est secondaire, vis-à-vis de l'objectif précédent, mais sans doute tout aussi nécessaire: la présentation de spectacles par des non-débutants et des professionnels francophones, modèles pour les débutants et, au sens large de l'expression, manifestation culturelle touchant tous les milieux et toutes les couches de la population. Et si l'organisation de ces spectacles était faite avec soin, les profits réalisés, avec l'accord des organisateurs, seraient peut-être suffisants pour que les boîtes à chansons locales puissent opérer d'une façon continue sur toute l'année, ou presque...

Le 19 octobre 1972.

A date, l'A.C.F.O. a été contactée, qui doit à son tour contacter Direction-Jeunesse. Et quand tous les intéressés à ces niveaux de leader-

ship auront discuté, le Conseil des Arts de l'Ontario sera à son tour approché... C'est aussi son domaine qu'arrivera-t-il...?



EDITORIAL

REUNION IMPORTANTE DE L'EQUIPE DE RE-ACTION,
lundi, le 4 décembre 1972, à 8:30 hres P.M.

Sont priés de s'y présenter:
Denis St-Jules, Lise Emond, Gaston Tremblay,
Yvan Rancourt, Yvon Lachapelle, Pierre et Diane Bouchard,
Ronald Lefrançois, Denis Lapointe, Fernand et Nicole Lozier,
Réjean et Françoise Grenier, André et Laurent Alie,
un ou plusieurs représentants officiels ou officieux du
Département de Français,
Jacques et Denise Desautels, Gilbert Dumas, Hugues Albert,
Ti-Pit-pis toute la gang
En plus de ceux qui nous excuseront de les avoir oublié...

On discutera en détail des plans immédiats et lointains de
Ré-Action. Et si le temps le permet, il y aura réjouis-
sance de Noël...

La rédaction.

ELLIOTT LAKE?

Le vendredi soir 3 novembre 1972, un commentateur du poste de la télévision devait sûrement exagérer ce qui se passe à Elliott Lake. Car un peu plus et il utilisait le terme "insurrection populaire". Et comme cause à la situation grave, il mentionnait un tout petit groupe d'écoliers francophones du secondaire.

Je relis le manifeste du syndicat étudiant, qu'on dit être à l'origine de cette tempête dans un verre d'eau - ou plutôt à partir d'un verre d'eau. J'ai beau lire et relire: je ne trouve dans le texte aucun racisme, ni d'appel à la violence. Il y a au contraire un appel à la co-existence harmonieuse, en même temps qu'une réclamation normale du droit à l'existence. Ce droit est plus que naturel. Il est écrit dans les lois canadiennes, qui concernent l'Ontario...

D'où viennent, alors, les remous populaires dont parlait le commentateur de la télévision? Qui donc parle de racisme et de violence? Qui le premier a parlé de bombes? Inutilement, d'ailleurs.

Les étudiants veulent continuer leurs études, avec toute l'honnêteté de leur jeunesse. Et ils veulent les continuer dans leur langue maternelle, que la loi déclare officielle, d'un océan à l'autre... les jeunes francophones d'Elliott

Lake auraient-ils moins de droits que les jeunes francophones de Sturgeon Falls et d'ailleurs? leur dénier leurs droits les plus élémentaires, c'est chercher la chicane. Leur accorder ces droits, c'est permettre à la jeunesse d'Elliott Lake, d'avoir une jeunesse normale de jeunes francophones - ce qui inclut l'éducation scolaire.



LE T.N.O. PRÉSENTE

à

mes

filles

bien-

aimées

texte:
André Paiement



création et interprétation: Daniel Jacques
André Paiement
Michael Gallagher

direction
Pierre Bélanger
Jean-Paul Gagnor





Fernand:

27 ans, cheveux courts,
habillé en jeans étroites
et une chemise. Il porte
un coupe-vent au début
de la pièce.



Joffre:

22 ans, cheveux longs.
Habit: bric à brac. Il
porte un poignard à sa ceinture.



Thomas (Tom):

24 ans; cheveux longs.

Il a l'allure d'un
artiste. Habillé propre
et à la mode.

LES SAISONS DU THEATRE FRANCO-ONTARIEN

Il y a à peine deux ans, nous rêvions d'une troupe de théâtre professionnelle.

Je me souviens qu'on se disait: "Ah! c'est impossible!" mais sans rêve, rien ne s'accomplit.

Nous étions à l'époque un groupe d'universitaires désireux de prendre la parole sur scène.

Un thème musical, quelques diapositives, une intrigue plutôt simpliste et le "show" de l'année (ou presque): "Moé, j viens du Nord" entreprenait une tournée du Nord: Sudbury, North Bay, Sturgeon, Timmins, Kapuskasing, Hearst. Autobus, 22 personnes, deux mille spectateurs et notre rêve devenait de plus en plus possible.

Le succès connu sur scène nous poussait à continuer, mais les exigences académiques des étudiants divisaient le groupe (ça fourrait toute la gamique...)

L'été suivant, une subvention du Secrétariat d'Etat permit à quelques uns d'entre nous d'entreprendre un autre spectacle.

Pierre, Pierre, Don, Robert, André, Daniel, Denis, Jean-Paul et Monique, donnèrent naissance au "Septième Jour". Un spectacle stylisé qui poussait beaucoup plus loin le mariage des éléments que "Moé, j viens du Nord" avait tenté.

Ce spectacle fut bien reçu et, même à Toronto, la critique fut très favorable.

L'automne amena la division du groupe. Pierre et sa flûte à North Bay, l'autre Pierre dans le Nord, Robert en Europe, Jean-Paul et Don à Perspective-Jeunesse - et André qui reste à la Troupe Universitaire, laquelle monta un troisième spectacle: "Pépère Parent".

Le printemps et Pierre du Nord mirent au monde C.A.N.O., coopérative artistique qui permit au T.N.O. de se trouver un "chez-nous".

Pierre du Nord, le pépère de C.A.N.O., s'occupa de trouver les "biscuits nécessaires pour attirer les oiseaux dispersés": André et Jean-Paul reviennent du Théâtre Populaire du Québec, Daniel laisse volontiers ses assiettes et Michael, l'Ontario College of Art.

Enfin tous réunis, avec les pieds bien pris dans la glaise de C.A.N.O., ils construisent "A mes fils bien-aimés". Texte écrit, ils se rendent à Montréal, à une session d'"In-Media"...

La pièce nouvelle-née sera présentée pour la première fois au public les 23, 24, 25 et 26 novembre - le rêve s'est matérialisé...

Gaston Tremblay.

COMITE DE COORDINATION

Au cours de septembre et d'octobre, il a été question sur le campus d'un comité de coordination, regroupement autour d'une même table, des responsables de la vie et des activités francophones étudiantes - et francophones tout court. Au début de novembre 1972, les membres de ce comité sont les représentants des activités suivantes: la Troupe Universitaire, Ré-Action, le Club de création littéraire, le Club franco-ontarien, les Grands Films, la Société historique, le vice-président français de l'A.G.E., des représentants étudiants auprès de certains comités de l'Université, quelques professeurs et administrateurs, mêlés à certains projets.

Le comité de coordination possède pour ses fins propres - la vie et les activités francophones de la région - un budget légèrement supérieur à \$4,000. A date, il n'y a qu'un seul montant réclamé sur ces fonds - du Club de création littéraire, qui voudrait publier un recueil de poésie au cours de la présente année.

Autres activités qui pourraient être subventionnées en 1972/73: opération d'un café-chantant, dans les cadres d'un circuit nord-ontarien de boîtes à chanson; la lancée régionale de Ré-Action, à la suite d'arrangements déjà pris avec

le Voyageur; un Festival de la création franco-ontarienne, marié à un Carnaval-Joie, le tout à l'intérieur de la Semaine Française. Et d'autres projets encore peuvent se présenter, sait-on jamais? \$4,000, ce n'est pas trop, certes. Mais c'est ce qu'il y a pour 1972/73 - et le comité de coordination l'administrera sûrement au mieux possible. Et surveiller l'animateur, qui fait de folles dépenses en papeterie et en photocopies - et qui fait des quasi-dépenses, en quasi-promesses: le plus difficile est que les membres du comité de coordination se rencontrent - il faudrait établir un horaire des cours et des heures disponibles. Car en décembre, il faudrait une rencontre par semaine régulièrement, de sorte à finir l'année en beauté - et à avoir hâte de recommencer en septembre 1973! Qu'est-ce que ça peut bien ne pas pouvoir faire, un groupe uni d'étudiants francophones universitaires...

Serait-il possible aux membres du comité de coordination - ils ne figurent pas nécessairement tous dans l'énumération ci-haut - de faire parvenir à Gilbert Dumas, le coordonnateur des affaires-étudiantes, les renseignements nécessaires pour établir une heure de rencontre et un jour de la semaine qui conviennent le plus possible au plus de monde possible?

Suggestion pour une semaine française.

Manifestation culturelle franco-ontarienne.

Eléments: théâtre, poésie, chanson, roman. (et à considérer: des réjouissances populaires vraiment réjouissantes!)

Se rattachant indirectement à la semaine: les différentes troupes de théâtre, dans les maisons d'enseignement et les centres communautaires.

-les cafés-chantant, qui existent déjà ou qui s'organisent sous peu.

-la création littéraire, à partir surtout des maisons d'enseignements qui l'encouragent.

Se rattachant directement à la semaine:

-le Festival de la chanson franco-ontarienne.

-le Festival de la création théâtrale

-le concours de création littéraire.

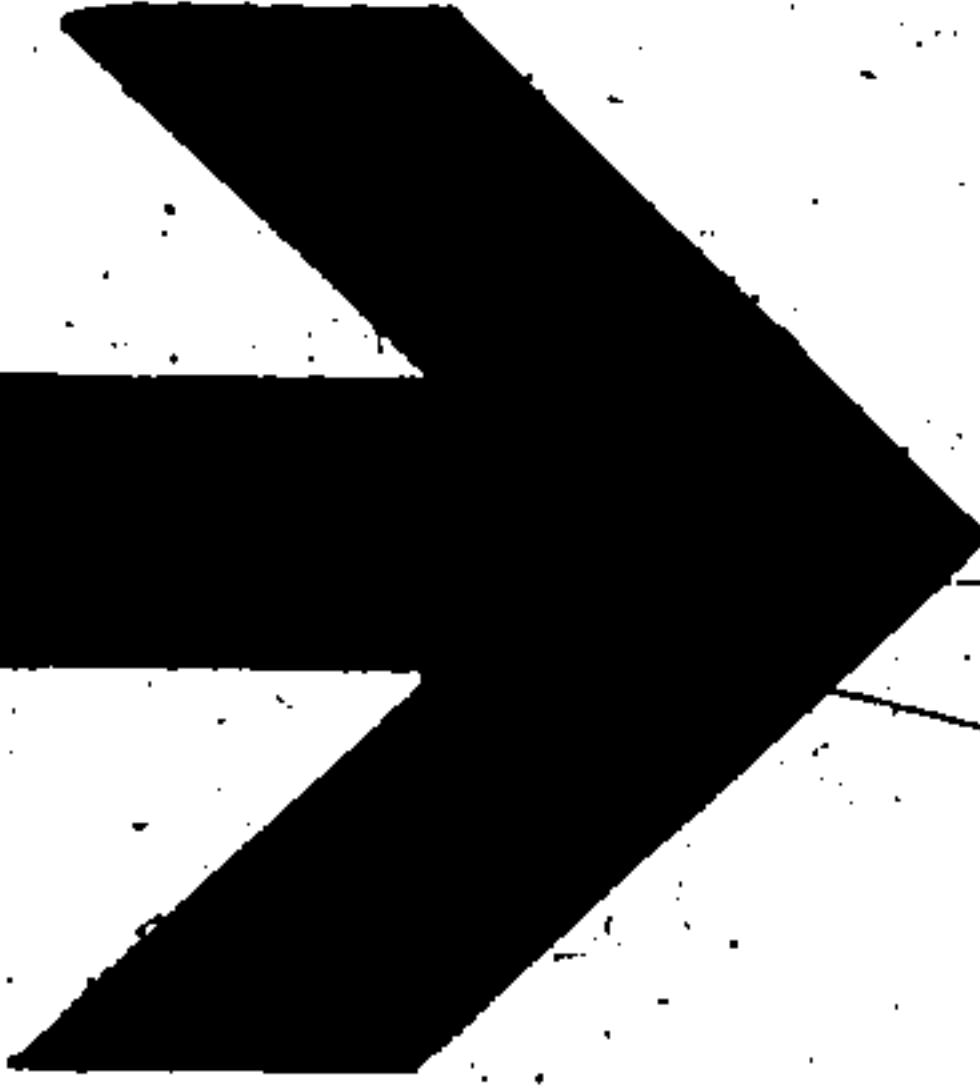
Programme d'une sorte de rêve en couleur. Comme le Théâtre du Nouvel Ontario était un rêve au départ. Comme Chanson-Sudbury 1972 était un rêve au départ. Comme Théâtre-Action était un rêve au départ. Ils se sont tous réalisés. Pourquoi toutes les personnes et tous les groupes intéressés n'enverraient-ils pas leur nom aux bureaux du journal le Voyageur, à Sudbury...? Tout-à-coup un rêve collectif allait très bientôt commencer à se réaliser....!

Yvan Rancourt.

EDUCATION

Service des relations
publiques

BULLETIN DE NOUVELLES ETUDES EN LITTÉRATURE FRANÇAISE À LA LAUREN TIENNE



Une récente étude portant sur les cours offerts en littérature canadienne française dans diverses universités à travers le Canada vient d'être publiée. Les résultats de cette étude ont fait l'objet d'une comparaison avec les cours offerts en littérature canadienne française par le département de Français de l'Université Laurentienne. Il ressort que la Laurentienne se classe parmi les premières non seulement pour le nombre total de cours offerts en littérature canadienne française mais aussi pour la proportion de ces cours par rapport à l'ensemble

des cours offerts en littérature. Le département de Français de l'Université Laurentienne vient de rendre publiques des statistiques qui montrent que la littérature française joue un rôle de plus en plus grand dans cette institution universitaire du nord de l'Ontario.

Au cours de l'année universitaire 1971-72, le département de Français offrait quatre cours en littérature canadienne française sur un total de 39 cours offerts en littérature. Cependant, pour l'année universitaire 1972-73, le Sénat a approuvé un nouveau programme d'étude en littérature canadienne française, et ainsi, le département de Français offre maintenant 28 cours de littérature à l'intention des étudiants francophones, et 13 de ces cours portent sur la littérature canadienne française soit 46.4%. Le département de Français offre également 9 cours de littérature dans la section French, à l'in-



tention des anglophones, et de ces 9 cours, deux portent sur la littérature canadienne française, c'est-à-dire 29%.

Dans les centres extérieurs où la division de l'Extension de l'Université Laurentienne offre des programmes aux étudiants à temps partiel, 50% de tous les cours offerts par le département de Français le sont en littérature canadienne française. La moyenne générale des cours offerts en littérature canadienne française par le département de Français est de 42%

ILS N'EN MOURAIENT PAS TOUS, MAIS TOUS ÉTAIENT MALADES...

Un message bien net, adressé aux départements de français des Universités du Canada anglais, à la commission sur les Études Canadiennes - et aux gouvernements étudiants.

Il s'agit d'un document daté de septembre 1972 et qui porte sur les études canadiennes-françaises dans nos universités. Il a été rédigé par quatre professeurs de l'Université de Carleton, et endossé par 16 personnes, représentatives d'autant de maisons du "haut-savoir".

On y accuse littéralement les universités d'étouffer la culture canadienne-française, au lieu de la rendre accessible aux étudiants - et la culture canadienne-anglaise est à peine mieux traitée...

En général, la culture canadienne-française y est considérée comme marginale, quand on reconnaît qu'elle existe - et la langue d'ici, bien sûr, comme la corruption d'une langue "pure".

Parmi les causes de cette situation, on identifie une certaine attitude de colonialisme intellectuel, orienté vers l'Europe et fermé aux réalités culturelles d'ici. Et on parle d'immigrants ou de penseurs (scholars) canadiens-anglais, auprès

des départements de français, -sur-représentés à la direction administrative et dans le corps enseignant...

On ne se contente pas

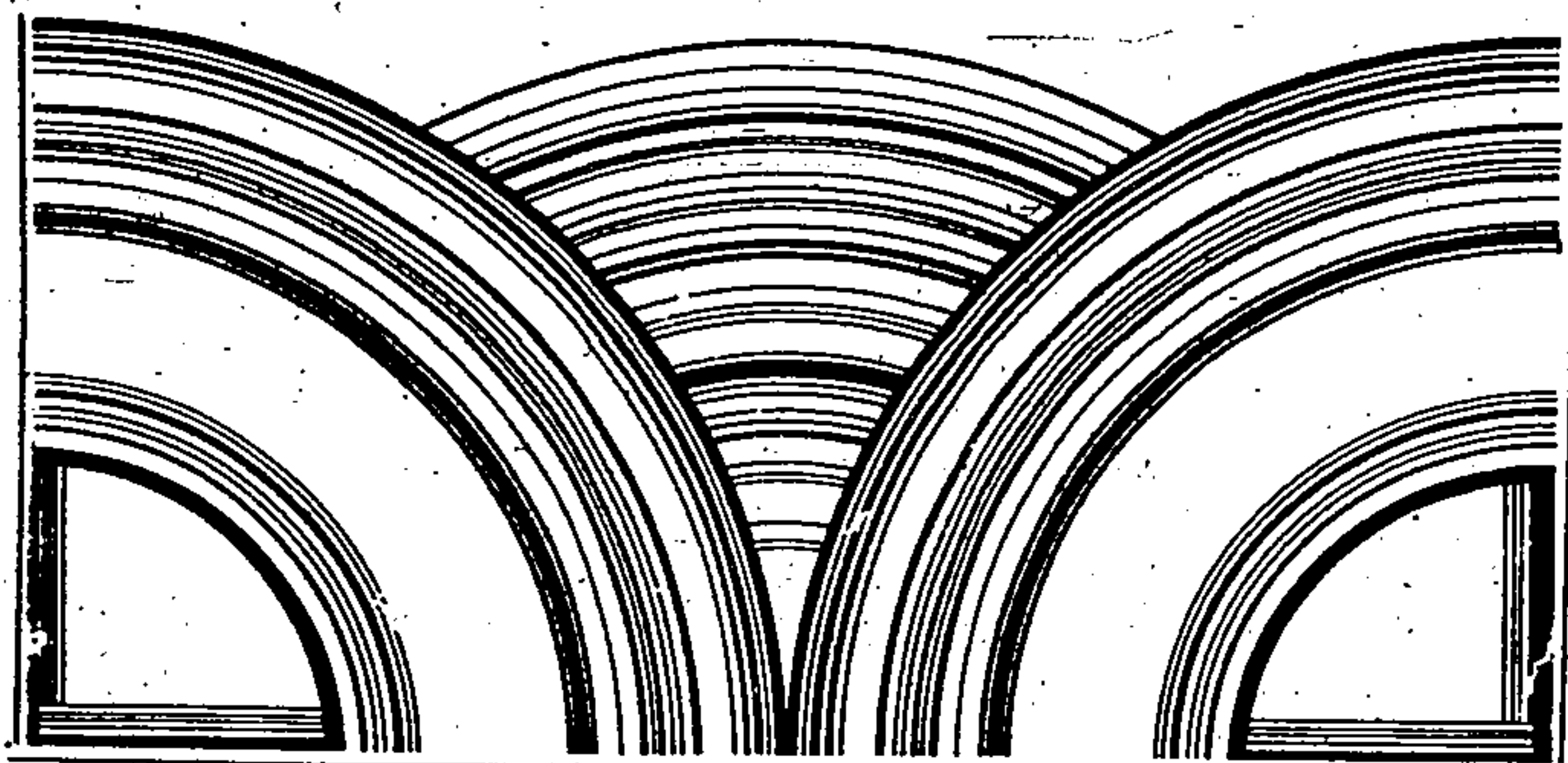
de critiquer, cependant: on fait des suggestions constructives et très valables pour corriger la situation. Le document propose un modèle de cours susceptible de donner justice aux réalités canadiennes-françaises vivantes et aux étudiants intéressés... Il offre trois domaines de spécialisation: études littéraires canadiennes-françaises, études en langue et linguistique, littér. française

Le document a été produit par des anglophones. Aussi s'appelle-t-il: French-Canadian Studies and Their Place In University French Departments: A Critique and Model for Change in English Canada

(Et on peut en prendre plus ample connaissance en communiquant avec le département de français de l'université Laurentienne.)

sans parole





"Nuit de la poésie":
une co-production de
l'Office National du
film du Canada.

réalisation et montage:
Jean-Claude Labrecque
Jean-Pierre Masse

Ceux qui ont appelé
"La Nuit de la Poésie"
le "Woodstock québécois"
avaient raison dans la
mesure où les problèmes
d'organisation, en géné-
ral, se ressemblaient.
Dans les deux cas, on
a sous-estimé l'intérêt
que pouvaient avoir des
manifestations artisti-
ques collectives. A
Montréal, le 29 mars
1970, quatre milles per-
sonnes envahissent le
petit théâtre Gésu; on
est obligé de refuser
l'entrée à des centai-
nes de gens qui ont fait la
queue pendant des heu-
res. Huit cent person-
nes trouvent des places
dans la salle; la majo-
rité se place un peu
partout; d'autres pré-
fèrent s'asseoir dans le
hall ou la cafétéria
pour bénéficier du cir-
cuit fermé de télévision.

La foule est composée
principalement de jeunes,
et est prête à "vibrer"
avec les soixante poètes
qui défileront au cours
de la nuit. On commence
par un show de lumières

et Paul Chamberland; plu-
sieurs le trouvent dé-
passé avec sa poésie in-
dividualiste et ses allu-
sions "à la vie qu'on
doit accepter." Il ne
répond plus, paraît-il,
aux exigences politiques
de la nouvelle généra-
tion. L'apparition de
Denis Vanier, le "parti"
et surtout de "l'engagé"
Michel Bujold (qui sou-
lève la foule en rap-
pelant les dieux, Valliè-
res, Gagnon et Geoffroy)
provoque l'euphorie
totale; c'est l'appel à
la libération du Québec.
Les vieux patriarches,
Georges Dor, Gaston Miron
et compagnie ne réussis-
sent plus à "communier"
avec l'auditoire, comme
le fera si bien, la nou-
velle vague, représentée
entre autres par Roland
Giguère, Robert Lalonde
et Odette Gagnon. L'exu-
bérance se transforme en
hystérie face à l'actua-
lité de Raoul Duguay,
Gérald Rodin, Claude
Dubois et Claude Pélo-
quin, sans parler de l'im-
pact de Claude Gauvreau
et du groupe surréaliste
"Infonie". C'est la fête
du défoulement et de la
défrustration pour les
jeunes Québécois qui veu-
lent réaliser des chan-
gements brusques et radi-
caux dans l'orientation
de "leur pays".

La foule se défoule de
différentes façons: en
plus d'applaudir, de mau-
dire, de crier et de poé-
tiser, certains s'expri-
ment par l'affichage, la
peinture et le dessin:
un jeune artiste a passé
la nuit à peindre une mu-
rale où des foetus et
des organes humains s'in-
tercalaient dans un en-
semble de lettres et de
notes musicales.

Labrecque et Masse,
deux excellents cinéas-
tes, ont réussi à saisir
et à transmettre la com-
munion entre les soixan-
te poètes sur l'estrade
et les quatre milles
poètes dans le théâtre.
Il s'agissait pour eux,
pris comme tous les au-
tres dans cette masse
poétique, d'aller au-
delà du simple compte-
rendu et de faire res-
sortir l'importance
de la poésie comme moyen
de prise de conscience
et d'action.

Une jeune fille a
très bien exprimé la con-
clusion que tous doivent
tirer de la "Nuit de la
Poésie" avec la phrase
suivante: "On se bat
déjà plus pour un Québec
séparé mais bien pour un
Québec libre".

Ronald Lefrançois

A VOUS

A vous la parole.

Section réservée à tous ceux qui ressentent de temps à autre le besoin de réagir. Faites parvenir vos Réactions au Local Réaction 215.

LA

PAROLE

Maintenant ou jamais.

"L'homme naît simple, mais la société le rend sot" - Deschoux.

Cette assertion est véridique pour notre société. En philosophie, on dit que l'homme doit être libre pour s'épanouir; mais dans notre monde évolué et supposément civilisé, il est contraint à la censure, aux règles de la bienséance, à des lois stupides, à l'ordre, à la limite (soumissions irraisonnées). Il oublie la beauté, l'amour, la nature, les valeurs réelles. Il oublie de vivre...

Quand Marx, le père du socialisme, proposa sa thèse, il était sincère; il voulait améliorer la condition humaine, car la révolution (industrielle, sociale et politique) avait non seulement empiré la condition humaine en Europe mais détruit l'ordre dans la société et dans la nature. Ceux qui adoptèrent sa thèse s'aperçurent qu'elle était trop juste, trop sincère et ils y apportèrent donc des réformes, y cherchant leur propre profit. En Russie, le socialisme est devenu communisme, avec un parti privilégié au pouvoir, une distinction des classes, une inégalité des citoyens, de sorte que la thèse originale n'a pas été avantagée que le parti au pouvoir.

Au Canada, Trudeau n'est pas infailible, et on le sait. Depuis qu'il est premier ministre, la condition humaine n'a pas tellement évolué vers quelque chose de positif. Le coût de la vie a augmenté de façon considérable par rapport aux salaires (sans qu'il y ait contrôles des prix, le taux de chômage n'a certes pas diminué, le bilinguisme est encore unilinguisme dans beaucoup de provinces, nos indiens (et les noirs des Etats-Unis) sont repoussés dans leurs réserves (ou leurs ghettos) par de petits cadeaux (pour qu'ils se tiennent tranquilles). M. Trudeau n'approuve pas la pollution (règle générale), mais il ne fait rien pour la

contrôler (ou ses mesures ne sont pas efficaces). Notre classe bourgeoise ne veut rien perdre de son prestige et M. Trudeau doit agir selon la bonne volonté et le sens de la justice, de cette classe sociale, car c'est elle qui a la "money", et c'est le pauvre peuple qui en subit les conséquences. Des manifestations de tous genres, à caractère politique, ou social faites par des chômeurs ou des grévistes, indiquent bien le manque de souplesse du gouvernement Trudeau. La Trudeau manie a-t-elle vraiment amélioré la condition humaine? C'est à vous d'en juger, mais vous devinez sans doute ma réponse.

Il y a aussi un autre domaine qui rejoint (ou plutôt, qui rejoignait) la condition humaine: la chère religion. Là encore, des erreurs se sont produites. Le Christ était synonyme de sincérité, de bonté, de pauvreté matérielle (remplacée par la richesse psychologique, l'hospitalité, l'humanité, la servitude). Mais je crois qu'aujourd'hui, les rôles sont inversés. Des temples magnifiques et coûteux furent et sont (malheureusement encore) érigés avec l'argent des pauvres, des gueux, des travailleurs, sous la peur de l'enfer (le crisse de commerce du purgatoire)! Qui a eu le monopole de l'éducation dans le passé et qui le détient encore? De plus, nos chers membres de l'Eglise, nos chers prêtres, vivent dans un confort, dans un luxe que des millions de gens ne connaissent pas (une auto, des distractions genre voyage outre-mer, etc). Qui ne serait pas prêt à vendre sa mère pour cette vie paradisiaque (alors que le vrai paradis est ailleurs - "bullshit"!)? Qui a gardé le peuple canadien-français dans l'ignorance, étouffant toute pensée libre chez des êtres humains et honnêtes, des êtres qui se défendaient un peu contre cette exploitation (des recettes de la naissance, du mariage, de la mort)? Qui? ...Notre chère Eglise!!!

L'homme n'est pas libre de pisser où il veut (un besoin non seulement animal, mais humain)., c'est pourquoi, comme beaucoup de gens, je dois me servir d'un pseudonyme. C'est pas écoeurant rien qu'un peu, non? Soyez francs avec vous-mêmes: ont-ils amélioré la condition humaine, eux? Non ils vous ont pris vos droits... Je ne veux plus être ni un petit Christ, ni un Trudeau. Je veux être un homme qui va retrouver la beauté, l'amour, la nature, toutes ces valeurs réelles qui font l'homme simple et sincère, qui lui donnent le goût de vivre, le bonheur. C'est ici qu'on va le trouver, son bonheur, clis!

C'est maintenant ou jamais!

Jean-Lou

GOD SAVE THE QUEEN

Mardi soir, le dix-sept octobre, les invités du "Inaugural Meeting of the Council of Regional Municipality of Sudbury" (Inauguration du Conseil Régional de la Municipalité du Sudbury) ont été témoins du comble de l'absurdité, du débordement de l'ignorance des Ontariens, des Canadiens, soient-ils francophones ou anglophones.

C'est lors de cette réunion que des CANADIENS ont porté allégeance à la Reine d'Angleterre. C'est-y assez fort? C'était très amusant et à la fois très dégueulace de voir des Canadiens tenir une Bible dans leur main gauche, de lever la main droite et de répéter après le Lieutenant-Gouverneur, tout comme un chœur de perroquets, qu'ils promettaient d'être fidèles à la Reine d'Angleterre, à son peuple, à son pays et à sa province. Un spectacle honteux.

Le tout de la risée débuta avec l'arrivée en trompe des membres du Conseil Régional qui étaient précédés de ces deux bonhommes vêtus d'un ensemble que j'oserais qualifier "à la mode": jupe carreautee, et veston vert foncé - ces drôles de bouffons qui soufflent dans des tuyaux en faisant sortir un son suffisamment aigu pour apeurer n'importe quelle corneille. (Si vous permettez d'ouvrir une parenthèse, un des membres du Conseil est entré dans la salle en se tortillant à l'Ecossaise pour s'assurer qu'il faisait partie intégrale de cette Grande Comédie.)

Une fois que chaque bouffon eut pris sa place sur l'estrade, un pianiste vendu a entonné le GOD Save the Queen durant lequel des Canadiens ont osé se tenir debout... il ne faudrait tout de même pas oublier que ce dit pianiste joua en Grande Finale, le dernier vers de notre hymne national.

Moi je me pose des questions et je ne vous demande pas de répondre: je vous supplie seulement de réagir. Ce sont des

questions qui vont jusqu'à soupçonner la sincérité des Canadiens soient-ils francophones ou anglophones. Pourquoi, par exemple, nos conseillers se sont-ils permis d'être la risée de la masse lorsqu'ils ont été élus par un peuple qui les croyait fidèles? Pourquoi ont-ils accepté de proclamer une allégeance à la Reine tout comme si notre pays était encore une colonie? Pourquoi toutes ces folies? Nous ne sommes pas des colons, nous sommes des

gens civilisés et le temps est venu de revendiquer nos droits et nos statuts. Il ne faut plus se laisser rebuter par des hommes qui se disent nos représentants et qui nous humilient en nous faisant passer pour des ignorants! Nous sommes Canadiens et non Anglais. Notre allégeance se doit d'être prononcée à Notre Pays, à Notre Peuple, à Notre Terre Canadienne et à tous ceux qui ont assez de cœur pour sauvegarder notre Nation.

Thérèse Boutin.

CARNAVAL DE QUEBEC.

Comme par le passé, le collège Cambrian, avec la collaboration de l'Association des étudiants de l'Université Laurentienne, organise cette année un voyage qui commence le jeudi 1er mars et se termine le lundi 5 mars. Ce voyage, le plus intéressant jusqu'à maintenant constituera une expérience assez inoubliable. On espère cette année avoir 200 étudiants, c'est-à-dire 100 du collège Cambrian et 100 de l'Université. Au cours des années passées le collège Cambrian a toujours fourni deux fois plus d'étudiants que l'Université à ce genre de voyage. Si une des institutions ne réussit pas à vendre ses 100 billets l'autre pourra les vendre à ses propres étudiants. Il est à noter que plus de 100 étudiants du collège Cambrian ont déjà mani-

festé le désir d'aller au carnaval. J'espère donc que 100 étudiants de l'Université voudront y aller, que 100 étudiants auront cette fierté. Le voyage ne coûte que \$36, ce qui comprend le voyage aller retour, Sudbury Québec et le logement pour la durée du séjour. Pour être certain de bien s'amuser, on conseille d'ajouter un montant de \$50 ou plus. L'étudiant n'a rien à perdre, sauf deux jours d'école qu'il pourra facilement rattraper durant la semaine d'études qui suivra le carnaval.

Pour \$100 ou moins, vous aurez du plaisir comme jamais vous en avez eu; c'est une expérience à ne pas manquer. Je vous assure que ce n'est pas un "Rip-off"; au contraire c'est une chance, offerte à tous d'oublier tous les "Rip-

offs", et tous vos gros ennuis.

Ne pas oublier:

- 1) un dépôt de \$20 avant le 1er décembre,
- 2) un "sleeping-bag",
- 3) un désir de se laisser aller et de participer au plus grand "party" hivernal sur la terre.

Si vous désirez y aller, inscrivez votre nom et numéro de téléphone, sur la liste, au premier étage de l'édifice des Arts, ou téléphonez à Denis Gosselin à l'Université (laissez votre nom et numéro en tout cas) ou à Doug Anderson au collège Cambrian (566-3050)

CHEZ

GERMAINE....



Chapitre cinq

Les lumières de la ville illuminent un lourd nuage gris qui s'échappe du moulin. Un train crie - il doit déjà être rendu à la ville, car son cri est à peine perceptible.

Il fait noir, très noir, car même s'il ne neige pas, les nuages sont bas.

Le train s'approche comme un troupeau d'éléphants, en Afrique noire, qui a la manie d'attaquer les héros blancs et purs du cinéma. Les yeux des nègres sortent de leurs orbites, semblables à des oeufs du Canada # 1 - gros. Clark Gable s'agenouille et épaulé son grand fusil. Il sue, il vise cinq cents éléphants noirs, la trompe en l'air, lancés au grand galop, s'arrêtent et prennent la fuite. Cent cinquante-et-un oeufs

retrouvent leurs trous et ils partent tous, portant sur leurs épaulettes celui qui les a méritées.

The End.

L'auto neuve ne fonctionne plus. Elle a à peine cinquante milles et elle n'avance plus.

Gilles se maudit d'être là, en hiver, à 10 heures, dans une auto neuve, à cinq milles du village, et sans essence.

Evidemment, l'enfant de chienne à Morin l'a bien eu. Il lui a vendu l'auto sans faire le plein d'essence. Gilles avait dû appeler Jack et il voit maintenant les phares de son auto s'approcher... L'auto s'arrête et Jack vient vers lui.

"Amène-moi chez Germaine."

"Qu'est-ce qui arrive? C'est pourtant un char neuf."

"Y'a plus de gaz. Amène-moi chez Germaine."

Jack alla le reconduire.

"Attends-moi une minute, on va aller chercher l'auto."

"Ok."

Germaine est à l'arrière du restaurant. Elle lave la vaisselle. Tous les cendriers sont propres, tout est en place, comme si elle se préparait à fermer le restaurant.

"Tu fermes?"

Elle se retourne et l'aperçoit.

"Ah! C'est toi. Oui, je ferme. Mais si tu veux un café, je peux t'en payer un."

"Non merci. Accroche ton tablier, habille-toi, ferme la place et suis-moi."

"Ok, mais où m'amènes-tu?"

"Chercher mon char."

"J'ai manqué de gaz sur la route 3. Vite! Jack nous attend dehors. On va chercher le char et on revient en ville."

Ils sortent du restaurant et montent dans l'auto. Jack démarre, passe par la station Esso et les conduit à l'auto de Gilles.

Gilles descend et vide la canisse de gaz, puis la remet dans le taxi. Il ouvre la porte arrière, prend Germaine par la main, la tire un peu pour la faire sortir et il dit à Jack:

"Prends ça pour la 'ride'."

Prends la canisse et ramène-la au garage. Tu peux garder la piastre de dépôt. Salut, et merci!"

Germaine est debout, les deux pieds dans l'eau, et elle l'attend. Il ouvre la porte, elle embarque,

il referme la porte, fait le tour de l'auto, ouvre la porte, s'assit et referme la porte.

"Mais c'est un char neuf!"

"Oui, je viens de l'acheter ce soir, chez Morin. Pas pire han?"

"Oui c'est 'sharp'"

Il tourne la clé. Le démarreur tourne.

"Qu'est-ce qu'il a? Il part pas?"

"Ah, c'est pas grave, ça va prendre un peu de temps pour que le gaz monte."

Le moteur se décide à démarrer et Gilles pèse sur l'accélérateur pour lui donner un peu plus d'essence.

Aussitôt que le son du moteur se fait plus régulier, Gilles ouvre la radio, fait fonctionner la chauffrette et il embraye.

"Y va bien, ton char, mais comment as-tu acheté ça? Tu travailles pas."

"Ah, j'avais quelques sous de côté. J'ai payé 'cash'"

"Quelques sous, qu'il dit! Il veut encore rire de moi!"

"Ah, Germaine, recommence pas ça. C'est juste ma manière de parler. Et puis, c'est un p'tit char. Y coûte pas si cher et puis dimanche, si tu veux, je t'emmène en campagne."

Ces quelques mots la calment et la font rêver.

"Enfin, enfin, ça se peut-y?"

Les lumières de la ville se rapprochent mais elles sont quand même immobiles.

Gilles roule assez vite, mais pas trop, car l'auto est encore neuve.

"Ousqu'on va?"

"Premièrement, on va faire le plein et ensuite, ch'sais pas!"

Le prochain garage est ouvert toute la nuit.

L'enseigne se rapproche. Gilles applique les freins, signale son virage... Il s'arrête devant les pompes... Une cloche sonne, et un garçon d'environ 16 ans sort.

Sa démarche est gauche et ses bras ne semblent pas trouver leur place. Peut-être sont-ils trop longs? Il porte un uniforme de compagnie brun. Ses cheveux sont longs mais bien coiffés et il semble fatigué.

"Remplis-le de super, s'il-vous-plaît."

"Du super, monsieur?"

"Oui, du super."

"Du super? Pourquoi du super? C'est un petit char," demande Germaine.

"C'est un petit engin et l'auto exige beaucoup de lui. Ça peut

pas y faire de tort."

"Ah!"

"Ca fait quatre piastres et demie, monsieur."

"Tiens."

Pendant que le gars va chercher la monnaie, Gilles s'allume une cigarette.

rette.

"Et moi?"

"Excuse."

Il lui tend une cigarette, l'allume et lui dit;

"Qu'est-ce qu'on fait?"

"Ch'sais pas. Y a pas grand chose à faire le lundi soir."

La porte de station s'ouvre. Le gars s'approche, lui remet la monnaie et retourne à l'intérieur. Il s'assied, prend un livre et l'ouvre. Dehors, l'auto n'a pas bougé et le type semble parler à la femme. Ses deux mains sont sur le volant. Sa main gauche tombe soudainement et l'auto démarre.

Chapitre six

"Le lendemain"

Ses yeux s'ouvrent et le soleil les oblige à se refermer. Il croise ses mains derrière sa tête et, tranquille, laisse le soleil entrer. Il l'absorbe à petite dose. Le plafond est différent et le mur devant lui n'est pas plat et dépourvu de fenêtres, comme d'habitude. A vrai dire, il y a trois petits murs garnis chacun d'une fenêtre. Deux des murs forment un angle avec le mur du milieu de sorte qu'on peut pénétrer dans l'alcôve qu'ils forment.

Les fenêtres des deux murs de côté sont recouvertes de plein-jour en soie blanche, probablement synthétique. La fenêtre du centre a un plein-jour semblable aux autres, mais attaché au cadre par des boucles.

Une lumière blanche pénètre dans la chambre. Dans l'alcôve de lumière, il y a un petit banc aux pattes blanches et recouvert de velours doré. Le plancher est de tapis blanc. Les murs sont recouverts d'une tapisserie blanche à motifs dorés. La tête et le pied du lit sont de bronze sculpté. Le couvre-lit plié au bout du lit est de velours doré, semblable à celui du banc.

Il est seul avec le soleil, nu dans le soleil qui le baigne.

Il s'habille à la hâte et sort sans rien remarquer. Il saute dans sa voiture et s'arrête chez Morin.

"Salut! Comment ça va ce matin?"

"Pas pire, pas pire du tout. Mais hier soir, j'aurais pu te tuer."

"Comment ça?"

"Tu m'as vendu un char sans gaz. J'ai manqué de gaz à cinq milles de la ville."

"Hé, écoute! T'es arrivé icitte comme le vent. t'as acheté

un char dans un temps record. J'ai pas eu le temps de penser à remplir la 'tank'."

"C't'ok! Combien de temps ça va prendre ce matin?"

"Ah, à peu près deux ou trois heures pour mettre l'auto en ordre. Pour les papiers et tout ça, si tu rentres à l'intérieur, on devrait être capables de finir ça en une demi-heure. Tu devrais avoir le char pour midi."

"C'est bon. Quant aux papiers, on fera ça tout à l'heure. Faut que j'aie déjeuné, je crève de faim."

Il avait faim car la veille, il n'avait même pas eu le temps de souper.

Il y avait trois restaurants en ville: Chez Germaine, le Riviera et un petit restaurant chinois. Gilles ne voulait pas voir Germaine tout de suite et il avait eu des gros mots avec l'Anglais du Riviera, la dernière fois.

C'était loin, chez le chinois, mais il faisait beau. On était en février mais on se serait cru en mai. C'était un de ces jours où l'hiver semble s'arrêter quelques instants pour reprendre ses forces. Le soleil était chaud et sous le ciel bleu, la neige fondait. C'était une belle journée mais ça ne pouvait durer.

La neige blanche de la dernière bordée noircissait au fur et à mesure qu'elle s'évaporait. Le ciel bleu semblait se charger de nuages. A la fin, le soleil disparut, le bleu du ciel tourna au gris et la neige vieillissait. Habituellement, ça vous donne une fin de journée déprimante. La joie du matin fondait avec la neige et disparaissait avec le soleil.

Ce sont des journées où il faut tout faire le matin et se retirer de bonne heure, car si la chaleur persiste, la pluie vient.

Il n'y a rien de plus sale qu'une journée de pluie en hiver. Le ciel est gris, la pluie est grise, la neige descend et tous les déchets qu'elle cache réap-

paraissent tout à coup. Ça vous donne la diarrhée, l'envie de vomir et de prendre un bain.

Gilles marche toujours, s'arrêtant ici et là pour regarder n'importe quoi. Il détache son paletot et laisse le vent et l'air frais le rafraîchir.

Sa démarche n'a rien de militaire, d'imposant ou d'agressif. Il se sent plutôt libre et joyeux. Il évite un trou d'eau et saute dans un autre.

Là vieille fille qui laisse sortir ses chats le voit. Il ressemble à un enfant qui n'a d'autre but que de s'amuser. Il est mal habillé et a les cheveux négligés, comme sa barbe, d'ailleurs. Il n'est pas responsable comme les hommes de son temps. C'est honteux d'être comme ça.

Elle a quatre-vingt ans et elle travaille encore. Elle raccommode et répare des vêtements pour les femmes qui ont trop de travail à faire. Heureusement, des femmes braves et gaillardes, il y en a toujours. Des femmes prêtes à élever de grosses familles pour la gloire du Bon Dieu, de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Sacré-Coeur, cloué sur la croix, mort sur le Calvaire pour les péchés (gros et petits) des hommes flâneurs et cou-railleurs de rues. Je me demande bien pourquoi il est mort pour des flâneurs comme ça. Mais il a bien dit qu'il fallait prier pour leurs pauvres âmes désespérées. Elle prie beaucoup, matin, midi et soir, sans oublier la messe de quatre heures. Elle prie, dort, travaille et amasse une fortune.

Son vieux est mort il y a quelques années. Elle lui fait chanter des messes régulièrement. Il l'a laissée financièrement bien installée mais elle travaille quand même pour son Seigneur et pour le curé à qui elle laissera son magot à sa mort. Elle le laisserait bien à son fils, mais il le dépenserait en folies. Le curé, lui, l'utilisera bien et d'ailleurs, il vient la voir presque aussi souvent que son fils.

Lors de la dernière visite paroissiale, elle lui a parlé de ses intentions concernant sa petite et humble fortune. S'étant fait demander à quel but charitable il emploierait cet argent, il lui avait répondu qu'il ne s'attendait pas qu'elle meure de si tôt (puisque le Bon Dieu n'appelle pas les saintes femmes si vite) et que, par conséquent, il ne savait pas quelle oeuvre charitable attirerait son attention

dans dix ou quinze ans.

"Mais m'sieur le curé," lui avait-elle dit, "je suis vieille. Mes années sont comptées et je remercie le Seigneur pour chaque journée de ma vie. Je ne suis pas forte, vous savez. D'ici cinq ans tout au plus, le paradis, si Dieu le veut, devrait être ma maison."

"Ma fille," lui avait-il répondu, "seul Dieu connaît notre heure et vous êtes sûrement en sa faveur. Soyez sans crainte, n'ayez pas peur, il vous accordera certainement beaucoup d'autres années pour expier vos fautes, si légères soient-elles, et faire son bonheur."

"J'espère," avait-elle répondu, "que je le sers bien. Vous savez, parfois c'est difficile pour nous, les vieux, de se rendre à l'église, surtout en hiver."

"Ma fille, appelez-moi si vous n'êtes pas assez bien pour vous rendre. Je viendrai vous voir. C'est mon devoir de prêtre, vous savez. Et puis, les tâches habituelles de la paroisse, à part la grand'messe du dimanche, je les laisse au jeune prêtre. Moi, je suis trop vieux et les choses changent trop vite. J'aime beaucoup plus m'occuper des vieux qui apprécient mes services."

La vieille avait conté le tout à sa bru, qui l'avait conté à son mari, qui en avait ri à son tour avec Gilles, au travail, le mois dernier. Il la voyait, sur le perron, avec ses deux chats, mais elle l'ignorait.

nature morte . . .

